L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.
Bureaux : 72 rue de Chartres.

NOUVELLE-ORLEANS.
DIMANCHE, 23 JUILLET 1893.

# NELLO ET BIJOU.

Uneus était un homme, l'Homo était un loup.
VICTOR HUGO.

I

Nello était un épagneul,—Bijou était un nain.

Le chien,—très intelligent pour une bête,—savait sauter dans les cerceaux, crever des tambours et monter à une petite échelle faite pour lui; il savait encore, cet animal extraordinaire, compter jusqu'à cinq avec des numéros en carton et, assis très gravement sur son derrière, jouer d'un petit piano qui rendait un son de ferraille.

Le nain,—très-bête pour un homme,—restait assis sur un petit fauteuil de velours rouge; quand son tour venait, il se levait avec un sérieux grotesque et débitait, d'une voix aigrelette, toutes les choses étonnantes que les petites mains des foires racontent au public sur l'élégance de leurs formes et l'admirable proportion de leur taille.

Nello avait le poil ras et sombre; il n'était pas beau, mais il avait un regard très-doux : ce regard du chien malheureux, qui sert le cœur quand on le rencontre sur son chemin.

Bijou ressemblait à tous ses parents, c'était le même petit corps replet et lymphatique, la même figure bouffie d'enfant comprimé dans sa croissance, avec cet air de vieille femme, si étrange chez ces petits êtres.

Et Nello et Bijou s'aimaient beaucoup.

Tous deux faibles, tous deux esclaves, tous deux battus, une sympathie les unissait, et l'on ne savait pas si c'était le chien qui s'élevait jusqu'à l'homme ou l'homme qui descendait au chien

Leur maître s'appelait Bartasse; c'était un Bordelais ivrogne et brutal qui traînait de foire en foire ce qu'il appelait sa troupe.

Il y avait là une femme, la sienne, qui, longtemps, avait été sa maîtresse; puis, un jour qu'il l'avait rossée de coups et qu'elle menaçait de porter la plainte, il l'avait épousée pour la calmer et, depuis, il pouvait la frapper sans se gêner.

Cette femme,—elle s'appelait Théodora,—était géante de son état; en réalité, de taille ordinaire, elle arrivait à force d'embonpoint, de hauts talons et de faux cheveux à paraître colossale.

Il y avait encore un pitre : garnement débauché et voleur, à la voix rauque, à l'intonation canaille, précieux par sa fécondité de camelot qui attirait la foule.

Et dans ce milieu sale et grossier, dans la promiscuité malsaine de la "roulotte", Nello et Bijou étaient amis, s'entendant très bien dans leurs intelligences incomplètes.

A force de jurons et de coups, Bartasse était arrivé à faire entrer dans la cervelle rétive du nain le premier couplet d'une chai son qui était alors très populaire; et, sa quête faite, Bijou entonnait d'une voix criarde qui gonflait ses veines et les bleuissait :

Sur la place de la Bastille,
Je me promenais l'autre soir,
Quand une belle et grande fille
Vint à passer sur le trottoir.
Une grisette mutine
Mais belle comme un lis
Elle a pris mon lorgnon,
Elle a pris mon cœur !
Tralalalala, tralalalala !
La belle m'emmena pas tant
Tralalala, lala !

Jusque-là, c'était très-bien ! Il disait la chanson avec de petits gestes drôles qui faisaient rire. Mais il n'avait jamais pu aller plus loin ! Etait-ce tout ce que sa tête même immangeaisnée, et cette poésie baroque s'embrouillait-elle dans ce cerveau atrophié ? Toujours était-il que le second couplet venait informe, et s'arrêtait court dans ce :

tralalala.....

de la fin qui restait seul net dans l'idée du nain comme une fatigante obsession.

Et chaque jour, avec une sorte de patience sauvage, Bartasse serinait cet air dix, quinze, vingt fois.

Bijou concentrait toute sa petite énergie, s'évertuait à retenir ces mots idiots qui, toujours, lui échappaient, et, quand il voyait, au regard de son maître, que la colère montait, dans un mirage d'escapade, d'une voix douce, il y avait des larmes d'angoisse, il revenait stupidement à de :

Tralalala.....

qui s'étranglait dans sa gorge.

Alors Bartasse frappait.

Quand il avait été bien battu, le cœur gros de sanglots, ses petits membres tout meurtris, Bijou sifflait doucement Nello, et tous deux, très-tristes, le chien comprenant ce qui venait de se passer,—Bijou allaient s'asseoir sur le petit balcon qui ornait le devant de la voiture foraine.

Les deux amis passaient là leurs meilleurs moments, se délassant dans une façon de liberté qui leur était due ; c'était vers la fin du jour, entre la séance de l'après midi et celle du soir, qu'ils s'y tenaient ; Nello regardait Bijou comme s'il se fût demandé pourquoi cet homme n'était pas semblable aux autres et pourquoi, n'étant pas semblable, il était meilleur ; Bijou regardait les nuages courir dans le ciel—et rêvait.....

II

Car il rêvait, cet avorton qui ne pouvait, malgré la terreur des coups, retenir dix mots de plus que ceux qu'il avait appris par miracle.

Seulement, il rêvait à une chose toujours la même. Très jeune, il avait été vendu par ses parents—des fermiers pauvres—à un Italien qui l'avait promené de ville en ville, bien nourri, bien soigné, et qui, son succès épuisé, l'avait revendu pour cent francs à Bartasse. De tout cela, Bijou n'avait retenu qu'une chose; un jour—c'était dans une très-grande ville,—son premier maître avait été demandé dans une maison riche où il y avait une fête d'enfants et on l'avait exhibé entre la lanterne magique et le bal ; là, après ses exercices, une dame très belle, qui avait une robe de velours, mais beaucoup plus jolie que celle de Mme Théodora, lui avait parlé.

C'était bien peu de chose ce que lui avait dit cette dame : des questions sur son âge, son pays, ses parents, auxquelles il n'avait guère su que répondre ; mais jamais, avant ce jour ni depuis, Bijou ne se rappelait qu'on lui eût parlé avec cette bonté.

Et c'était vers la dame en robe de velours qu'allait la pensée du grotesque bonhomme quand il regardait les beaux nuages violets s'enfuir à l'horizon ; et, dans son ignorance des choses, avec l'idée dans son esprit borné, que depuis lors il avait été toujours en avant, c'était toujours en arrière qu'il regardait, comme si, au bout de la route suivie la veille, il pourrait apercevoir cette grande ville dont il ne savait pas le pom et cette belle dame qui parlait si doucement.

Quelquefois, quand Bartasse lui avait fait trop mal, le nain avait des idées de fuite. Il rêvait d'une course folle qui le mettrait hors de portée de son bourreau. Il irait très-loin, très loin, beaucoup plus loin que ce qu'on pouvait voir de paya depuis le balcon de la "roulotte".

Et il savait très-bien où il irait : il irait jusqu'à ce qu'il rencontrât la dame, et alors.....

Alors, Bijou regardait ses petites jambes difformes et il songeait à celles très-longues et très-solides du maître, et, dans un élan de grand désespoir, il se mettait à pleurer, la tête dans les longs poils de Nello, qui léchait avec un air de compassion très sincère ses petites mains rouges.

Et c'était très-touchant, cette amitié d'un avorton et d'un chien.

III

Après beaucoup d'hivers et beaucoup d'étés,—ni Bijou ni Nello ne comptaient, d'abord parce qu'ils ne savaient pas, et ensuite parce que ce ne leur aurait servi à rien,—un autre hiver était venu.

Sur les routes, la neige faisait un épais tapis, et, le soir, dans cette blancheur, les petites vitres de la "roulotte" semblaient toutes rouges. Les arbres accrochaient le givre en des dentelles gothiques très curieuses ; quand le soleil brillait, toutes ces choses étincelaient comme du verre. Et il y avait, sous la neige, des craquements de bois mort et, dans l'air, des cris plaintifs d'oiseaux à jeun..

On allait, maintenant, au hasard des foires, très rares en cette saison, et quand on était bien quelque part, on s'y attardait comme engourdi par ce grand froid de décembre. On campait aux portes des petites villes, au milieu d'autres voitures, d'autres baraques :—les misères se serraient. Et de ce hameau de passage sortaient de minces filets de fumée bleuâtre.

Le soir, la représentation terminée, les quinquets éteints, Bartasse s'en allait au cabaret en compagnie de quelques autres forains. Là, si la journée avait été bonne, on buvait dur, pour se réjouir ; si elle avait été mauvaise, on buvait encore, pour s'étourdir! Et c'était toujours le même résultat : une ivresse lourde et brutale qui faisait pleuvoir des coups.

Quand le troupe rentrait, vers minuit, on l'entendait jurer et trébucher sur l'escalier de bois, au passage, il avait toujours une bourrade pour le chien, qui se levait avec un gémissement et allait se coucher plus loin. Dans la chambre, l'ivrogne tapait sur sa femme d'abord, cette masse de chairs dont il avait, maintenant, un dégoût et une lassitude. Il la battait sans raison, par habitude, et aussi le pitre qui grognait d'être réveillé, et encore Bijou qui pleurait, avec une grimace affreuse.

Un soir que la femme et le pitre avaient suivi Bartasse au cabaret, il y eut, au retour, une telle bataille, dont Bijou eut sa part, que le nain sentit une grande résolution lui venir. C'était trop, à la fin ! Il ne voulait plus de cette vie là ; il allait partir.

Las de se disputer, les trois ivrognes étaient tombés sur leurs grabats et, dans la forêt de l'arrivée, avaient laissé la porte entr'ouverte ; il venait par là un rayon de lune pâle et un grand froid.

Bijou se glissait dehors.....

Au moment où il allait descendre l'escalier, un souffle chaud, près de son cou, faillit lui faire pousser un cri.

C'était Nello.

Nello, qui, très-étonné de voir son ami sortir à pareille heure, le regardait de ses bons yeux humides, comme l'interrogeant.

—Pauvre Nello ! dit tout bas le nain en lui prenant la tête, je t'oubliais! Adieu ! Je m'en vais, vois tu. Moi, j'en ai assez de cette vie-là. Il y a trop de coups. Encore si je faisais mal ! Mais non ! On battait fort pour que ça tombe, voilà tout ! Et à présent les autres s'y mettent aussi. Non, Nello, je ne peux plus.....

Et, après un long embrassement dans le poil rude de la bonne bête, Bijou s'en alla ; mais, après vingt pas, il vit que le chien suivait.

Alors, il eut peur.

Si on allait l'accuser d'avoir volé Nello ? Si la police allait se mettre à ses trousses ? Si on le jetait en prison ?

Il se souvenait que Bartasse y avait été, en prison,—pour une dispute où il y avait un coup de couteau,—et qu'il en était revenu après bien des mois avec une haine farouche de cette police qu'il appelait "la rousse."

Mais il était trop tard, maintenant. Remonter, appeler le chien, l'enfermer, c'était courir des risques. C'était, en tous cas, perdre du temps.

Et Bijou reprit sa course.

Il avait été tout droit au chemin par lequel ils étaient venus ; c'était une grande route en pleine campagne, avec des arbres à droite, des arbres à gauche, et des tas de pierres qui avaient, sous la neige et sous la lune, des airs de tombes.

Bijou n'allait pas vite, bien qu'il se démenât fort ; ses courtes jambes s'enfonçaient dans la neige et, à chaque pas, il trébuchait.

Nello marchait lentement, la tête baissée, réfléchir à cette chose qu'ils faisaient là, tous deux. Il comprenait bien, dans sa cervelle de chien, que c'était très-grave, et que s'ils étaient repris, il y aurait beaucoup de coups de bâton au bout. Quand il avait un peu d'avance, il s'arrêtait, et regardait Bijou, puis la route qui s'étendait devant eux, il avait l'air de se demander comment son ami ferait pour aller plus loin.

Une fois les champs franchis, la route traversait une forêt. Le lune dorait les deux apparences fantastiques aux gros troncs tourmentés des chênes, noirs sur la blancheur du sol. Un grand silence planait, et c'était une chose très triste et très-effrayante que ce nain et ce chien perdus dans cette nuit froide.

Maintenant, Bijou grelottait ; les coups reçus le faisaient souffrir, il sentait le sommeil l'envahir.

Puis, la première excitation passée, il s'épouvantait de cette étendue déserte et lugubre. Jamais il ne s'était trouvé seul ainsi, et il avait peur ! Peur des arbres qui prenaient des formes mystérieuses, peur du bruit sourd que faisait la neige en tombant des branches, peur de cette clarté pâle qui dessinait son ombre près de lui ! Ça l'effrayait, cette chose noire qui toujours marchait à sa droite.

Le sommeil lui fermait les yeux, et, par moments, immobilisé, tout debout au milieu de la route, il voyait, comme en un rêve de nuit, une ville très grande, toute lumineuse, et un belle dame qui lui sourisait, et l'appelait d'une voix douce.....

IV

Au matin, Bartasse fut réveillé par la géante qui, toute pâle, lui apprit que Nello et Bijou avaient disparu.

—Tonnerre ! pria-t-il.

Puis, il se leva et, dans sa grande colère, il battit sa femme et le pitre pour n'avoir pas veillé ; ce premier soin accompli, il fit le tour du champ de foire demandant partout si on n'avait pas vu son nain et son chien.

Les "roulottes" s'éveillaient, jetant sur la neige tombée de la nuit toute une population d'hommes en haillons et en orpeaux, de femmes aux traits fatigués, grelottant sous des châles de laine, dans des robes de toile, d'enfants demi-nus et d'animaux sales.

Partout, on fut la même réponse :

—Bien sûr non, on n'avait rien vu ! Qui diable allait mettre le nez dehors par un froid pareil ? Ah ! ils avaient bien pu faire une danse au milieu du champ, personne ne les aurait dérangés !

Alors, Bartasse se mit en route, accompagné de trois ou quatre compagnons de saonlerie et muni d'un gourdin "pour assommer cette fripouille, — disait-il avec un mauvais rire,—et lui enlever le goût des voyages."

Comme il pensait bien que ce n'était pas par la ville que les fugitifs avaient pu prendre, ils se lancèrent sur la grande route, d'une allure très rapide.

Il y avait deux heures que ces hommes marchaient, et la neige commençait à tomber, leur fouettant le visage, quand le pitre qui allait de l'avant, poussa un cri :

—Les voilà !

C'était bien eux, en effet, le nain couché et dormant, le chien étendu près de lui, les pattes en avant, la tête sur ses pattes.

Bartasse s'était déjà élancé, le gourdin levé, mais il s'arrêta tout-à-coup.....

Nello le regardait, les yeux grands ouverts, mais d'une fixité étrange, les babines relevées comme dans un grognement de menace, les dents serrées, l'air mauvais.

—Est ce qu'il est enragé ? murmura le maître.

Et il s'avança en appelant :

—Nello !.... Nello !

Alors, comme le chien ne bougeait pas, Bartasse baissa sa trique et s'approcha du groupe que formaient, au pied d'un chêne, les deux amis.....

Et il vit qu'ils étaient morts,—gelés.

EMILE ROUSTAN.

# LA BAGUE DE NINETTE.

C'est aujourd'hui la fête de ma bien-aimée Jane. Quels apprêts hier au soir pour saluer, comme l'aied, le coucher de la chère petite belle ! Avec d'infinies précautions, je m'étais introduit dans la chambre. La chambre ! Un nid joli fait de caprices, où sa sobriété de Parisienne fantasque a semé les bibelots et les peluches, les miroirs qui sournoisement regardent et font la nique aux amoureux, une foule de choses mignardes qui ne servent à rien, mais sont des joujoux pour les yeux. Pas un homme n'a vioté ce cher temple, excepté le fumiste—pst ce un homme ?—et not's vieux docteur, la nuit où il plaça dans la bienheureuse l'être adorable qui me sert d'héritier présomptif.

J'écoutais. La portière de brocart étouffait les mystères du cabinet de toilette. Pas tout-à-fait pourtant : j'entendais très-bien le bruit sec des flacons sur le marbre, le tout too impertinent des mules.

Dieu que ma chérie était lente ce soir là ! On eût dit qu'elle savait et prenait un malin plaisir. Peut-être ne songeait-elle pas, après tout, à la solennité de cette date. Allons donc ! est-ce qu'une femme peut oublier sa fête ?..... Alors, c'était malice..... Mais si, pourtant, je m'étais trompé ?.....

Vite, je courus à l'almanach. J'avais bien lu : les petites lettres nerveusement burinées sur le carton disaient le cher nom si souvent murmuré. Alors ?.....

Ecarter la portière était, pourtant, facile. Je dirais tout simplement : "C'est moi !" et me prosternerais aux pieds de la déesse. Mais Jane eût été horriblement vexée.

Jamais la blanche aimée ne m'avait à ce point torturé. J'avais tant hâte d'assister à sa joie, de voir ses chers yeux s'éclairer de la petite flamme du plaisir. C'est qu'il se passait des choses graves, un complot amoureusement ourdi avec la complicité de Colette, la soubrette aux doigts de fée. D'abord, sur le chiffonnier, des roses-thé, les fleurs préférées de Janette, lui tendant des propos fort tendres du haut de leur cornet de Saxe ; et puis, sous l'oreiller, sournois et tentateur, l'écrin de velours bleu, l'écrin où dormait le bracelet qu'avant-hier elle avait admiré à la vitrine du joaillier célèbre.

Il faut vous dire que tous les soirs madame ma femme maltraite son oreiller, trempe ses doigts mignons dans la crème de dentelles, tourne, retourne, martyrise le duvet qui sert de nid à sa tête blonde. Quelle bonne surprise pour elle ! Je la voyais poussant du pied le "Ah !" joyeux et mettant à son poignet le bracelet de diamants.....

Et toujours les flacons dansaient sur la toilette, les eaux luxueuses continuaient leur glou-glou, envoyant jusqu'à moi des odeurs de fleurs merveilleuses.

—Mon Dieu ! que ma chérie était lente !.....

Les pieds sur les chenets, j'attendais, m'intéressant vivement au martyre des grosses bûches qui moraient dans les flammes. C'était d'abord comme une forêt immense subitement embrasée, un décor de féerie, où des arbres géants se tordaient dans le feu et tombaient en poussière. Et puis, j'entrevoyais l'enfer : de petites flammes bleues voltigeaient, des âmes damnées qui grelottaient, des âmes qui avaient été damnées dans la mort comme un peu des allures de la vie. Il me semblait reconnaître ces âmes : des usuriers, de jolies filles, tous vieux amis ! Et, entre tous, là-bas, Ninette à la marche ondoyante, Ninette, une habitante du Quartier Latin, gaie camarade des étudiants, qui l'appelait "colidor", mais rachetait par une beauté sans faute les audaces de ces sotlécismes..... Et je la salua comme on salue l'auberge gaiement campée sur la grand'route, où l'on a passé de bons moments.

Mon Dieu ! comme le temps fuit ! A celle là aussi j'avais souhaité la fête. C'avait même été la première. Depuis, on ai-je souhaité des fêtes !.....

Il y avait deux mois que je filais avec la chère enfant des jours délicieux, quand la Saint-Ninette arriva. La Saint-Ninette, eh ! oui ! Car le vocable existe. C'était, du moins, l'opinion de ma tante. Un cadeau devenait nécessaire. Avec une bienveillance extrême, Ninette m'épargna les longues hésitations, m'entraîna chez les bijoutiers et disant dédaigneusement que la bague "comme ça" lui agréerait.

Le joyau—non, l'article !—valait trente-cinq francs ; c'était, je m'en souviens, un très-mince anneau plaqué d'or avec un superbe corail : des turquoises d'une mièvrerie absurde, un cœur pas solide, qui tomberait au moindre serrement de main dans le gant du premier beau galant,—un cœur de trente-cinq francs, enfin !

Trente-cinq francs ! Pourquoi diable Sainte-Ninette arrivait-elle une fin de mois ? On ne trouve pas comme cela trente-cinq francs dans les poches de ses rentes ! Et, pourtant, il fallait choisir : honteusement dégnerir du cœur de la belle Ninette, ou bien payer les trente-cinq francs de contribution personnelle.

—Triple fou ! m'écriai je alors, n'ai-je pas mes *Institutes* ?

Ils me faisaient signe, en effet, du haut de leurs tablettes, ces fidèles compagnons de mes études, toujours bons à consulter quand on n'a pas d'argent et qu'on a une bague à offrir ; on sait dit qu'ils voulaient descendre et vaincre mes scrupules.

—A quoi bon te gêner ! disaient-ils ; une "quarantaine" au Mont-de-Piété n'a jamais fait mal à personne !

Braves *Institutes*, dont les métamorphoses feraient oublier celles d'Ovide, vous qui vous êtes faites belle fille aux cheveux d'or, bière aux fauves cascades, folles envolées sous les bois de Ballerup, vrais anneaux de Gygès, le salue en passant votre robe de pourpre, vos feuilles de trèfle, vos cheveux blonds et des cendres de cigarettes !

II

Mes fidèles *Institutes* sous le bras, grave d'ailleurs comme un suisse qui va vendre de la science en Sorbonne, je pris le chemin de la rue Saint-Séverin. Vous savez, la maison aux murs glabres où l'on n'entrait qu'en retournant la tête, le drapeau humilié qui flottait à la porte, lamentable témoin des batailles de la vie. Vous avez connus, n'est-ce pas, monsieur le conseiller, et vous, docteur, qui maintenant rendez vos oracles sur un trépied d'or monnayé ? C'est là que je trouverais les trente-cinq francs de Mlle Ninette.

—Quarante sous sur les *Institutes*, à cause de la reliure ; trois francs sur mon épingle ; le reste sur ma montre, une brave petite montre qui avait fait ses preuves.

Et j'entrai dans l'allée avec la fierté satisfaite d'un homme qui fait honneur à ses affaires.

On faisait queue aux "engagements." Décembre soufflait la misère dans les petites rues du Quartier Latin, rôdant les hardes péniblement payées, poussant les pauvres gens à toutes les capitulations. Oh ! la désolante chose ! Rarement, un jour ces loques bien-aimées, chère rançon qu'exigeait la victoire du triomphant hiver ? Trouveraient-ils de l'argent pour les racheter jamais ?

Foule navrante !

Les uns, des habitués, allaient droit au caissier où sont les numéros, avec la certitude de chevaux de cirque qui connaissent le coin où l'on cache le mouchoir ; mais les autres,—les détresses d'un jour qui quittent leurs gants dans l'escalier,—ne savaient mas, cherchaient, sans oser demander, humiliés de leur ignorance.

Le bureau où l'on "prise", des phrases partaient brutales, impitoyables, de ces phrases sans réplique, qui peuvent être des arrêts de mort :

"Soixante sur la châtelaine.—Deux francs sur le paletot.—Oui.—Non."

Et sur des figures pâlies froids comme des tables de dissection, des scribes aligniaient de belles lettres d'une correction narquoise, ou plaçaient des registres dans des cases.

Sur la tablette crasseuse vernissée par des mains qui ont engagé leur dernier pain de savon, les emprunteurs plaçaient timidement leur paquet ; l'employé prenait avec indifférence, d'un air distrait qui voulait dire : "Si vous saviez comme je m'en fiche !", en homme habitué à soupeser les désespoirs et à étiqueter les détresses.

Enfin, ce fut mon tour.

—Trente cinq francs sur le tout !

—Soit !

C'était prévu : Ninette aurait sa bague.

III

Et, pourtant, Ninette ne l'a pas eue, sa bague !

Derrière moi se trouvait une femme. Pas riche ! Robe d'indienne maltraitée par la bonne, déconcertée par le froid âpre, vieillesse précoce d'ouvrière parisienne. Elle portait quarante ans ; peut-être en avait-elle la moitié. Dans sa personne, je lus qu'il avait de laborieux et d'ordonné qui plaisait.

Tout-à-l'heure, elle avait dit son cas : le père mort, elle malade. Les petits avaient faim, vivre à la maison. Avec cela le propriétaire menaçait : lui non plus ne vivait pas de l'air du temps, cet homme ! Alors, elle avait pris ses hardes, les dernières, et elle était venue. Dame ! ce n'était pas un trousseau de princesse. Oh ! non ! Mais on était content de trouver ça, tout de même.

Pendant que j'encaissais gaiement les trente-cinq francs de Ninette, la femme attendait son arrêt. S'ils allaient refuser ? Hélas ! oui ! La voix grinchneuse d'un employé cria qu'"on n'acceptait plus de gages", et, brutalement, comme outragé, il rejeta le paquet, d'où les nippes lamentablement s'échappaient.

Elle voulut répliquer, dire sans doute qu'elle n'avait plus de pain ; mais déjà le gros homme s'occupait du numéro suivant.

La femme sortit ; elle pleurait.

Moi, j'avais placé dans ma bourse ma quittance de loyer et ma nouvelle fortune. Mais cet argent maintenant me répugnait. Il me semblait voler à cette femme en deuil. Je me voyais, je entendais tous les cinq,—bien sûr, ils étaient cinq !—gémir leur attitisant quintette. Ils mourraient, les pauvres oisillons..... mais Ninette aurait une bague de plus !....

Alors, j'ouvrais ma bourse et je marchai vite. Non, les petits ne mourraient pas ! Je les voyais tout barbouillés de soupe, tendant leurs bras dodus. Il y en avait un surtout, un petit avec des cheveux *frisés*, qui me riait. Il voulait m'embrasser, gonflait ses bonnes joues rouges.

Oui, mais Ninette serait forlorne, et Ninette était bien gentille !....

Instinctivement, j'avais suivi la femme dans un dédale de rues étroites, où les portes mêlaient leurs haleines : voilà pourtant que soupiraient les laborieuses, pendant que les Ninettes se gantaient de turquoises !

Au coin de la rue de la Bûcherie, elle s'arrêta. Pourquoi ? Il me sembla qu'elle regardait la Seine. Une révolte secoua mon être. Vite, je glissai les trois pièces d'or dans le tablier de l'inconnue et je me sauvai à toutes jambes, afin qu'elle ne pût pas dire non.

Je courus chez Ninette :

—Sais-tu, Ninon, sais-tu ce que j'ai fait ?

La très-chère relançait mes deux poches et questionnait mes mains.

—Vides !.... fi ! monsieur !

Mais mon histoire contée, elle me sauta au cou, sincèrement.

—J'étais bon ; elle m'aimait ; elle m'aimerait toujours ! D'autres hommes m'auraient battu pour ça ! Non, bien sûr, ils ne l'auraient pas fait !

Et elle eut des élans de charité immense :

—Vous-tu, dis, nous nous occuperons d'eux ? Je lui donnerai mes vieilles bottines, mes toilettes fanées. Les petits non plus ne seront pas oubliés.

Et, avec une robe de quatre sous, nous célébrâmes la Sainte-Ninette.

C'était charmant enfin, et cela dura trois jours.

Le quatrième..... Soit que j'étais l'avais pensé qu'une bonne action valait bien une bague en turquoises !.. Le quatrième jour..... Devines !.. Eh bien ! Ninette avait la bague au doigt.

Oh ! la chose était simple !.....

—Ecoute, mon cher..... j'vais te dire.....

C'était une amie, une fille riche, qui lui avait donné cette bagne.... Parole d'honneur !.... Je pourrais lui demander.....

Une de ces histoires, que vous connaissez tous, boiteuses, irréconsidérées, qui prouvent victorieusement que deux et deux font six, que les Ninettes sont des victimes et nous des Othellos.

Telle fut la première fête que j'eus le bonheur de souhaiter.....

IV

Je m'étais armé de pincettes, et, en évoquant ce passé, cruellement, sans pitié, je torturais la petite âme bleue de Ninette. Les diables autour d'elle se pâmaient d'allégresse, nouaient des farandoles. Et moi, je frappais sans relâche : "Tiens, coquine, attrape cela, scélérate ! ah ! tu veux des bagues en turquoises !....."

Mais quelque chose vint m'effleurer l'oreille, quelque chose tiède, qui sentait la verveine. Madame ma femme, en grande tenue de chambre, parfumée, pomponnée, adorablement blonde ! Un bijou d'or tombé dans de la ouate.

Elle cravata mon cou de ses bras blancs et fermes, et de sa petite voix câline, un peu lente :

—Eh ! tout beau, monseigneur, d'où vient ce grand courroux ?

—Je..... je châtiais certaine petite beat'ole qui m'avait offensé !

—Quelque bête à bon Dieu ?

—.....Oui.

Et la chère adorée, se pressant contre moi, me gronda avec des baisers.

—C'est mal, vous-tu, chéri!.... il faut avoir pitié des petites bêtes qui ne savent pas !

CAROLUS BRIO.

# BULLETIN FINANCIER.

Samedi, 22 juillet 1893.

COMPTOIR D'ÉCHANGES (CLEARINGHOUSE DE LA NOUVELLE-ORLÉANS.

| | | |
|---|---|---|
| Jusqu'ici cette semaine..... | $947,887 00 | $90,844 00 |
| Même temps la semaine dernière.. | 1,027,102 00 | 124,364 00 |

**Monnaies américaines et étrangères et Billets de Banques.**

MONNAIE. — Souverains Victoria, $4 80@4 90; 20-francs, $3 80@3 90, doublons espagnols, $15 40@15 60; 25-pesetas espagnols, $4 70; or liqueur américain, 97@97½c.; argent mutilé américain 64@67 par oz.; dollars mexicains, nominaux; sols péruviens, nominaux; piastres, nominaux; argent anglais, par £, $4 80@4 85; billets de la Banque d'Angleterre, $4 80@4 90; billets de la Banque de France, 18¾@19¼c.

**MARCHÉ MONÉTAIRE.**

Nouvelle-Orléans : La demande est assez bonne et le montant considérable, et les taux sont un peu plus faciles.

| | |
|---|---|
| Papier escomptonnel..... | 8 |
| do 91..... | 7 |
| Prêts sur garanties collatérales..... | 7 |
| Time do do..... | 8 |
| Papier hypothécaire..... | 7@8 |

New-York—Taux de l'argent 4

Londres—Taux de la Banque d'Angleterre 2½ 0/0; taux du marché libre, 2½ 0/0; taux du marché libre, 2½ 0/0; taux du marché libre,